Merle, Jean Toussaint
La noce interrompue



LA
NOCE INTERROMPUE,
OU
LE COMÉDIEN EN VOYAGE,

COMÉDIE ANECDOTE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

De MM. MERLE et BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 2 juillet 1814.

Prix: 1 fr. 25 c.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4

1814.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LASOSELIÈRE, Comédien	M. *Bosquier-Gavaudan.*
Pierre LEROND, Aubergiste . . .	M. *Dubois.*
La mère MORIN, Fermière. . . .	Mme. *Baroyer.*
JULIEN, fils de Lerond.	M. *Brunet.* (*)
ROSE, fille de la mère Morin . .	Mlle. *Pauline.*
DUROCHER, Procureur.	M. *Blondin.*
Le Tabellion	M. *Fleury.*

Parens.

Paysans et Paysannes.

Ménétriers, Tambourins.

Un Garçon du père Lerond.



La scène se passe dans un village du pays de Caux.

(*) Quoique ce role ait été joué à Paris par M. Brunet, il doit être joué en province, par le second comique ou le second amoureux.

LA

NOCE INTERROMPUE,

OU

LE COMÉDIEN EN VOYAGE,

COMÉDIE ANECDOTE.

Le théâtre représente un place publique de hameau. Deux jolies maisons de fermiers sont des deux côtés du théâtre ; sur la porte de celle qui est à droite est une enseigne d'auberge. Devant chaque maison est une tonnelle et un banc de pierre. Au milieu du théâtre est un grand ormeau, au pied duquel est un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

LEROND, la Mère MORIN, JULIEN, ROSE, le Tabellion, Parens.

(*Lerond et la mère Morin sont en habits de noce, bouquets et rubans. Le Tabellion est assis à une table, occupé à dresser le contrat ; Rose et Julien sont en grande parure.*)

LE TABELLION.

Ah ! çà, nous disons, père Lerond, que vous donnez à votre fils les trois arpens de vignes qui sont au bout du village?

LEROND.

Parbleu ! c'est convenu çà.

LE TABELLION.

Et vous, mère Morin, vous donnez à votre fille cette petite métairie qui est au bout de votre pré ?

La mère MORIN.

C'est dit : n'y a pas à revenir là-dessus.

LEROND.

Les braves gens n'ont qu'une parole.

LA MÈRE MORIN.

Je ne pouvons pas trop faire pour nos enfans.

LEROND.

Oui, je me charge de meubler les nouveaux mariés... Je voulons monter leur ménage.

LA MÈRE MORIN.

Moi, j' leux donnons ma vache noire et ma petite ânesse... j'espère que c'est genti çà?

JULIEN, *à Rose.*

Dis donc, Rose, nous donner son ânesse, je reconnaissons ben là ta mère.

LEROND.

Et comme il ne faut pas que deux mariés entrions en ménage sans avoir un peu d'argent. (*Il tire de sa poche un petit sac de cuir*) Voilà vingt-cinq louis que je leux donnons.

ROSE.

Ah! vingt-cinq louis! Julien, comme nous allons être heureux.

LE ROND, *les posant sur la table.*

Les voici.

LA MÈRE MORIN.

Hem ! mes enfans !...

Air : *Epoux imprudent, fils rébelle.*

Souvenez-vous toute la vie,
Qu'quand vot père vous fit ce présent
C'était l'fruit d'son économie,
Qu'c't'or fut gagné loyalement. (*bis*).
Cett' somm' est vot' seule ressource,
Par l'travail sachez la grossir;
Mais surtout, pour vous enrichir
N'en altérez jamais la source.

LEROND.

C'est ben, mère Morin; entendez-vous çà, mes enfans?

JULIEN ET ROSE.

Oh ! oui, mon père, je ne l'oublierons pas.

JULIEN, *embrassant Rose.*

N'est-ce pas, ma petite Rose, que je ne l'oublierons pas ?

LA MÈRE MORIN.

Monsieur le Tabellion, voulez-vous nous relire un peu le contrat ?

LEROND.

Oui, Tabellion, relisez-nous çà

JULLIEN.

Ah ! bah, mon père, voilà deux heures que vous nous tenez là.

LEROND.

Ah ! dam', mes enfans, les affaires comme les affaires, les bons écrits évitent les mauvais procès.

La mère MORIN.

Le père Lerond a raison, relisez-nous le contrat.

LE TABELLION *se lève et lit.*

« Par devant nous Claude Grifonnet, notaire royal au vil-
» lage, etc., etc. »

LEROND.

Ah ! un moment, monsieur le Tabellion, pardon si je vous interrompons, j'avais oublié de vous dire que je donnions à mon fils, le petit jardin qui est derrière l'église.

La mère MORIN.

Non, père Lerond, c'est moi qui le donne, vous savez ben qu'i m'appartient.

LEROND.

Non, c'est moi.

La mère MORIN.

Non, c'est moi.

LE TABELLION.

Allons, que ce soit vous ou elle, elle ou vous, puisque cela termine votre procès...

LEROND.

Non, mais c'est que la mère Morin doit savoir que si l'on eut plaidé le procès, je l'aurions gagné, car j'avais raison.

La mère MORIN.

Oh! ce n'est pas sûr, que vous l'auriez gagné.

LEROND.

Ah ! par exemple.

ROSE.

Mon dieu ! ma mère, pourquoi donc reparler de ce vilain procès.

La mère MORIN.

Taisez-vous, petite sotte, vous n'entendez rien à çà.

JULIEN.

Mais, mon père...

LEROND.

Tais-toi, morguenne !...

LE TABELLION.

Oh! mon dieu! que de paroles pour rien;... mettons que c'est la mère Morin qui le donne, puisque çà la contente.

LEROND.

Je ne le voulons pas, j'aimerions mieux que mon fils n'épousît jamais sa fille.

La mère MORIN, *s'emportant.*

Ah! vous le prenez sur ce ton là, eh ben, père Lerond, comme vous voudrez... n'y a rien de fait. Rose, venez ici.

LEROND.

Julien, passe à côté de moi. J'aimerions mieux je ne sais quoi, que de céder à c'te tracassière.

La mère MORIN.

Ah! je suis une tracassière!

LEROND.

Oui, une chicaneuse, une plaideuse.

La mère MORIN.

Père Lerond, vous êtes un insolent!.... Eh ben, tout est fini.

LEROND.

Je le voulons ben...

(*Il prend le contrat et le déchire, la mère Morin arrache le bouquet et le chapeau de la mariée et le jette à terre; le père Lerond arrache les rubans de son fils, les parens veulent les réunir, ils n'y parviennent pas. Lerond reprend son sac.*

CHOEUR.

Air *de la Rosière de Verneuil.*

Oh ciel! oh ciel! quelle imprudence! } *(bis)*
Quoi le mariage est rompu! }

ROSE, *à sa mère.*

Hélas! hélas! comment avez-vous pu
Rompre une aussi douce alliance.

LEROND, La mère MORIN.

Non, non, non plus d'alliance,
Non, non, non, non,
Plus d'union.

ROSE et JULIEN.

Mon père, / Ma mère, ayez pitié de nous,
D'vot' fille / D'vot' fils voyez la souffrance,
Je suis, je suis à vos genoux.

La mère MORIN.

Plus de repas.

LEROND.

Plus de danse

ROSE et JULIEN.

Ecoutez-nous.

La mère MORIN, LEROND.

Non, non,
Plus d'union...
Ah! d'une pareille insolence
Devant les lois j'aurai raison.

ROSE et JULIEN.

Ils ont donc perdu la raison !
J'allons donc passer dans les larmes,
C'jour qui nous promettait tant d'charmes

CHOEUR

Mes enfans cessez vos alarmes...
Revenez donc
A la raison.

LEROND, La mère MORIN.

Non, non
Plus d'union,
Non, non,
Plus d'union.

JULIEN, ROSE.

Non, non,
Plus d'union,
Adieu, non, non,
Plus d'union.

CHŒUR.

Non, non,
Plus d'union,
Non, non, non, non,
Plus d'union.

(Le Tabellion, les parens et tous les villageois sortent avec tristesse.)

SCENE II.

LE ROND, La mère MORIN, ROSE, JULIEN.

ROSE, *pleurant.*

Ah! mon dieu! mon dieu! qu'est-ce qui aurait jamais dit çà?

JULIEN.

Se fâcher pour un jardin, vous pouvez bien le garder, j'n'en avions que faire.

LEROND.

Allons, allons, laisse-moi là tes complaintes et tes lamentations... je n'ai pas le tems de les écouter...

La mère MORIN.

Et toi, Rose, ne t'avise jamais de le regarder en face.

LEROND

Et comme je voulons couper court à votre amour, je ne voulons pas que tu aies le moindre souvenird'elle.

JULIEN.

Ça s'ra un peu difficile.

La mère MORIN.

Ni toi non plus . . . et pour çà faire . . . je t'ordonne de lui rendre, en ma présence, les petits cadeaux qu'il t'a faits.

ROSE.

Comment, ma mère, vous voulez ?. .

La mère MORIN, *à sa fille.*

Que tu lui rendes, sur-le-champ, tout ce qu'il t'a donné. C'est clair, morguenn'; si tu gardais qu'eu'q'chose à c'te famille de chicaneur... je croirions que çà nous porterait malheur toute la vie.

LE ROND, *à son fils.*

Tu vas me faire le plaisir d'en faire autant, si tu gardais le moindre brimborion de sa fille, je craindrais que ça n'mit la malédiction dans ma maison.

ROSE, *s'approchant de Julien.*

Comment, ma mère, lui rendre...

La mère MORIN.

Qu'on m'obéisse.

JULIEN.

Comment, mon père, il faudra....

LE ROND.

Faire ce que je te dis et te taire.

ROSE, *chante ce couplet en rendant à Julien ce qu'il lui a donné.*

Air : *Vous ne prononcez plus Edouard.*

Il m'a donné c' joli ruban,
Et c' te p'tit' croix à la Jannette,
Et de ce bracelet charmant
C'est pour moi qu'il a fait l'emplette.
D'être obéie à la rigueur,
Ici vous n' devez pas prétendre,
Car il m'a fait présent d' son cœur,
Et je n'pouvons pas le lui rendre.

La mère MORIN.

Chansons, chansons que tout cela; rends lui ce que tu pourras lui rendre.

LE ROND, *à son fils.*

A ton tour, qu'est-ce qu'elle t'a donné, à toi ?

JULIEN.

Même air.

Ell' m'a donné ce p' tit couteau,
Ell' m'a donné c'te bell' ceinture:
Ell' m'a donné ce beau chapeau
Dont j' comptions ben fair' ma parure.

(Il les rend.)

LE ROND, *parlant.*

Eh ben, est-ce tout?

JULIEN.

Ah ! pardon, j'oubliais...

Suite de l'air.

Je n' voulons pas vous abuser,
D' ma franchise vous d'vez tout attendre.
Hier ell' m'a donné ce baiser,
Et c'est d'vant vous que j' veux lui rendre.

(*Il embrasse Rose.*)

La mère MORIN.

Eh ben, eh ben?

JULIEN.

Dam, vous m'avez dit de ne rien garder à elle; j'vous obéissons.

La mère MORIN.

V'nez ici, mamselle.

ROSE.

Ma mère...

La mère MORIN.

V'nez ici, vous dis-je.

ROSE.

Me v'là.

La mère MORIN.

Répétez à ce vaurien ce que je vais vous dire. Dites : Monsieur...

ROSE.

Mon cher Julien...

La mère MORIN.

Ce n'est pas cela. Monsieur...

ROSE.

Mon cher M. Julien.

La mère MORIN.

Voulez-vous ben dire : Monsieur...

ROSE.

Eh ben ? M. Julien...

La mère MORIN.

« Je vous défends de jamais me voir, me parler; il faut que vous renonciez à moi pour toujours. »

ROSE.

Ma mère, je ne pourrons jamais dire ça.

La mère MORIN.

Voulez-vous m'obéir, petite fille ?

ROSE, *en pleurant.*

« M. Julien, je vous défends de jamais me voir, me parle il faut que vous renonciez à moi pour toujours. »

La mère MORIN.

On a ben d'la peine à vous arracher ça.

LEROND, *à son fils.*

Avance ici, toi ; et dis : « Mamselle, quand même votre mère consentirait à nous marier ensemble, je ne le ferions pas pour je ne sais quoi. »

JULIEN.

« Mamselle, quand même votre mère consentirait à nous marier ensemble, je ne le ferions pas pour je ne sais quoi. » Quoi ?

LEROND.

A la bonne heure. Je vais aller trouver le procureur de notre village.

La mère MORIN.

Je vais aussi aller consulter not' procureur sur ce que j'avons à faire. Ah! M. Lerond, vous voulez plaider ? Eh ben, je plaiderons.

LEROND.

Ah ! soyez tranquille ; je ne reculerons pas, allez.

La mère MORIN.

C'est ce que je varrons.

LEROND.

C'est tout vu.

Air : *Chantons les matines de Cythère.*

La justice s'ra mon seul refuge ;
Ell' vous fera ben baisser le ton ;
Nous verrons bientôt devant le juge,
Lequel de nous deux aura raison.

LEROND.

Ah ! ne craignez pas que j' vous arrête,
Mais vous vous donn'rez d'la peine pour rien.

La mère MORIN.

J' veux plaider, j' l'avons mis dans ma tête,
Voisin, je suis femme, et çà tient bien.

LEROND, La mère MORIN.

La justice s'ra mon seul refuge,
Etc, etc.

Ensemble.

JULIEN et ROSE.

Qu'est-ce qu'aurait prévu c' maudit grabuge,
Hélas ! comme il faut dans c't'ocasion ;
Qu' l'un des deux ait tort devant le juge,
Not' pauvr' amour n'aura pas raison.

Lerond et la mère Morin sortent en colère chacun d'un côté; Rose et Julien font semblant de rentrer, et restent tous les deux sur le seuil de leur porte.)

SCENE III.

ROSE, JULIEN.

JULIEN, *regarde Rose.*

Eh ben, mamselle Rose.

ROSE.

Eh ben, M. Julien.

JULIEN.

Quoi t'est-ce donc qu' tout ça veut dire? Ma fine, j'n'en savons rien.

ROSE.

A-t-on jamais vu ça, pour un petit jardin pas plus grand que rien, vouloir recommencer un procès qui dure depuis trois ans?

JULIEN.

Je crois que mon père a perdu la tête.

ROSE.

Moi, je crois que ma mère est folle.

JULIEN.

Je voudrais que le jardin fût au diable...

Air : *du Ménage de Garçon.*

Pour ce maudit jardin, mon père,
A déjà donné par malheur,
Cinquante écus à son notaire,
Et cent francs à son procureur. (*bis.*)
En continuant de c'te manière,
Je parierais qu'avant queuq' tems ;
Pour gagner deux toises de terre,
Mon pere en mang' ra quatre arpens.

ROSE.

Et moi aussi.

JULIEN.

C'est pourtant bien guignonant pour nous, mamselle Rose : là, au moment d'être unis.

ROSE.

Ah! mon dieu!

JULIEN.

C'est vrai qu'au moment d'être heureux, c'est bien malheureux!

ROSE.

M. Julien, j'espère que vous ne croyez pas un mot de tout ce que je vous ai dit tout-à-l'heure ?

JULIEN.

Non, mamselle; et vous, je comptons bien aussi que vous n'avez rien cru de tout ce que mon père m'a forcé de vous dégoiser ?

ROSE.

Si tu savais comme le cœur me saignait de te dire cela?

JULIEN.

Et moi donc ?

ROSE.

Air : *Vive une Femme de tête.*

As-tu bien vu mes alarmes ?

JULIEN.

As-tu bien vu mon tourment ?

ROSE.

Malgré moi j'versions des larmes,

JULIEN.

Je pleurions comm' un enfant.

ROSE.

Quoi, me forcer de te dire
Que dès c' jour je n' t'aimions plus ?

JULIEN.

Quoi m'ordonner de souscrire,
A c' que nos nœuds soient rompus ?

ROSE.

En vérité, j'crois qu'ma mère,
Veut m'éprouver en ce jour ?

JULIEN.

Franchement, je crois qu' mon père,
Veut m'jouer un mauvais tour.

ROSE,

Ah ! Julien, je mourrons fille,
Si je ne t'épousons pas ?

JULIEN.

Je s'rai l'dernier d'ma famille,
Si l'on m'ravit tes appas.

ROSE.

C'est à tort qu'on me l'ordonne,
Je ne peux aimer que toi.

JULIEN.

Jamais, jamais, pour personne,
Je ne trahirai ta foi.

ROSE.

Ensemble.

A mes principes fidèles,
Je te jure en ce moment,
Une constance éternelle,
Et je tiendrai mon serment.

JULIEN.

A mes principes fidèles,
Etc. etc.

SCÈNE IV.

LASOSELIÈRE, *arrive en habit de voyage, une valise et un manteau sous le bras*, ROSE, JULIEN.

LASOSELIÈRE.

Air : *Pour bien employer ses loisirs.*

Moi, je fais route en sûreté,
J'ai toujours la bourse légère,
La folie est à mon côté,
Je laisse les soucis derrière,
Toujours l'activité,
La gaîté,
La santé,
Composent mon bagage;
Et c'est le bon moyen,
Pour bien
Achever le voyage.

ROSE, *le reconnaissant.*

Eh! Julien, c'est M. Lasoselière, mon parrain!

LASOSELIÈRE.

Oui, c'est moi, ma petite Rose; embrasse-moi.

ROSE.

Ah! de tout mon cœur, mon parrain.

LASOSELIÈRE, *l'embrassant.*

Comme te voilà grandie et embellie! cela va s'en dire.

ROSE.

Oui, mon parrain.

LASOSELIÈRE.

Bonjour, Julien.

JULIEN.

Bonjour, M. Lasoselière. Me trouvez-vous embelli aussi?

LASOSELIÈRE.

Tu n'es pas trop mal. Eh bien, comment se porte ta mère, Rose?

ROSE, *tristement.*

Très-bien, mon parrain.

LASOSELIÈRE.

Et la ferme?

ROSE, *même jeu.*

Ça va très-bien, mon parrain.

LASOSELIÈRE.

Et ton père, Julien?

JULIEN, *tristement.*

Mon père? Y s'porte comm' vous et moi.

LASOSELIÈRE.

Et l'auberge?

JULIEN.

Ca va t'à merveille.

LASOSELIÈRE.

Tant mieux.

JULIEN.

Y s'rait z'à souhaiter que tout allît de même.

LASOSELIÈRE.

Comment?

JULIEN.

Oui, j'sommes dans le chagrin tous les deux.

LASOSELIERE.

Explique-toi. Eh bien, est-ce que nous ne sommes pas mariés? Je comptais arriver pour être parrain.

JULIEN.

Ce n'est pas de ma faute.

ROSE.

J'vas vous expliquer çà. C'est que mon grand-père avait un petit jardin qui venait d'une tante qui l'avait donné par testament à une cousine?

JULIEN.

Eh! non, ce n'est pas ça : c'est une cousine qui l'avait donné au beau-frère du beau-père de la belle-mère de mon père....... alors sa mère... parce que son père... Vous voyez que ce jardin appartient de droit à mon père.

ROSE.

Non, c'est à ma mère.

JULIEN.

Non, c'est à mon père.

LASOSELIÈRE.

Allons, allons, allez-vous vous disputer aussi tous les deux.

JULIEN.

Voilà précisément ce qui fait le procès qui fait que notre mariage est défait.

LASOSELIÈRE.

Comment! vouloir plaider pour si peu de chose?

JULIEN.

Encore, ça n' s'rait que demi-mal, si ça ne regardait qu'eux; mais c'est que nous nous ressentons de tout ça.

LASOSELIÈRE.

Vrai?

JULIEN.

Pardine, je serions mariés d'à ce matin, sans ça.

LASOSELIÈRE.

Pas possible.

ROSE.

Mon dieu, oui, tout était prêt; il n'y avait plus qu'à signer le contrat.

JULIEN.

Tenez, v'là la noce.

LASOSELIERE, *se retournant.*

Où donc?

JULIEN.

Par terre; tenez, v'là le contrat, v'là le chapiau de la mariée, v'là les rubans que j'avions à mon habit.

LASOSELIERE.

Oh! pour le coup, c'est trop fort! Comment, vos parens se conduisent comme cela?

ROSE.

Air nouveau, ou : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

J'allions être unis ce matin;
Mais quel chagrin pour Rose :
A not' mariage, soudain,
V'là qu'un procès s'oppose.
A serrer des nœuds aussi doux
Je n'pouvons plus prétendre;
Hélas! est-ce not' faute à nous
S'ils n'veul't pas s'entendre.

LASOSELIÈRE.

Ils ont donc perdu la raison?

Je veux terminer leurs débats,
A vous je m'intéresse;
Vos parens ne s'entendent pas,
En se parlant sans cesse.
Quand vous vous boudez par hazard,
L'Amour se fait comprendre;
Hélas! entre vous un regard,
Suffit pour vous entendre.

Allons, allons, cela finira bien. Rose, ta mère est-elle chez elle?

ROSE.

Elle est sortie ; je ne savons pas si elle est rentrée ?

LASOSELIERE.

Vas y voir, et envoie-la moi bien vite.

ROSE.

Oui, mon parrain

LASOSELIÈRE.

Toi, Julien, fais-en autant de ton côté.

JULIEN.

Oui, M. Lasoselière.

LESOSELIÈRE.

Air : *Je t'abandonne aux sifflets du parterre.*

Mes chers enfans ne perdez pas courage,
Je vous réponds du bonheur le plus pur,
Eh ! n'est-ce pas apres un long orage
Qu'on voit souvent briller un ciel d'azur?

JULIEN.

Je n'croyons pas qu'vous f'rez r'venir mon père.

LASOSELIERE.

A mes raisons, mon cher il se rendra.

ROSE.

Vous connaissez la tete de ma mère.

LASOSELIELE.

Son cœur est bon, sa tete obéira...

Ensemble.

Mes chers enfans, ne perdez pas courage, etc.

JULIEN.

Ah ma p'tit' Rose, ne perdons pas courage.
Il nous répond du bonheur le plus pur.
Il a raison, après un long orage,
On voit souvent briller un ciel d'azur.

ROSE.

Mon cher Julien, ne perdons pas courage,
Il nous répond, etc.

(*Rose rentre chez sa mère et Julien chez son père.*)

SCENE V.

LA SOSELIERE, *seul.*

Qu'ils sont intéressans!... ah ! père Lerond, vous faites le chicaneur, et vous, mère Morin, vous voulez vous aviser de plaider !... morbleu ! vous ne plaiderez pas, vos enfans seront

unis aujourd'hui même ou j'y perdrai mon nom. Que le diable emporte les procès ! . . . oh ! si j'étais le maitre, je m'y opposerais bien, moi.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*]

Je voudrais, soit dit sans malice,
A tout procès, pour mettre fin,
Que le palais de la Justice
Fût chez un bon marchand de vin. (*bis.*)
Tous les plaideurs remplis de confiance,
Applaudissant à mon projet (*bis.*)
Au lieu d'aller pleurer à l'audience.
Aimeraient mieux chanter au cabaret.

Toujours sage dans ma conduite,
Pour éviter tous les débats,
Je supprimerais au plus vite
Les huissiers et les avocats. (*bis.*)
Tous les procès, si l'on me laissait faire,
Se videraient le verre en main (*bis.*)
Et les plaideurs, en faisant bonne chère,
Feraient mourir les procureurs de faim.

Allons réfléchir aux moyens de terminer le différent du père Lerond et de la mère Morin, voyons s'il est chez lui.

SCENE VI.

DUROCHER, *tenant des papiers à la main.*

Voilà une bien belle affaire . . . C'est une trouvaille qu'un procès comme celui-là.

Air : *Vaudeville de Catinat.*

Depuis trente ans dans mon état,
Je me suis défait du scrupule,
Un procureur trop délicat,
A mon avis est ridicule.
En y regardant de trop près,
Hélas ! on ne s'enrichit guères;
C'est avec les mauvais procès
Que je fais de bonnes affaires.

Et les deux parties qui sont venues s'adresser à moi, l'une après l'autre; ce qui me contrarie, c'est que je serai forcé de partager avec quelqu'un : enfin il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher, je tâcherai de gagner avec Lerond ce que je suis forcé de perdre en partageant. Le voici, voyons un peu de le maintenir dans les bonnes dispositions où je l'ai mis pour plaider.

SCÈNE VII.

LEROND, DUROCHER.

LEROND, *tout essoufflé.*

Ouf!... ah! mon cher monsieur Durocher, j'ai fait tout ce que vous m'avez dit.

DUROCHER.

Etes-vous passé chez l'huissier?

LEROND.

Oui, la mère Morin recevra demain son assignation.

DUROCHER.

Fort bien.

LEROND.

Vous croyez donc que j'ai raison de plaider?

DUROCHER.

Parbleu!... si vous voulez pousser les choses, avant un an, la ferme, les terres et les prés de la mère Morin peuvent être à vous.

LEROND.

Bah!...

DUROCHER.

C'est comme je vous le dis...

LEROND.

En ce cas, agissez...

DUROCHER.

C'est ce que je vais faire; mais pour entamer la procédure, j'aurais besoin de deux cents francs.

LEROND.

Deux cents francs! ah! tenez, çà se trouve bien; justement je dois les toucher chez le gros Thomas, je vous les baillerons.

DUROCHER.

Si vous voulez, je repasserai tantôt?...

LEROND.

Volontiers, d'abord, j'n'avons pas consulté d'autres que vous.

DUROCHER.

Vous avez bien fait.

LEROND.

Faites diligence, M. Durocher, car il faut en finir, il y a assez long-tems qu'çà traine...

DUROCHER.

Soyez tranquille.

Air de *Jean Monet.*

Votre procès m'intéresse,
De gagner je suis jaloux.

LEROND.

J'connaissons tout' votre adresse,
Et je n'comptons que sur vous.
A mon gré,
Je verrai,
Cette cause bien plaidée...

DUROCHER.

Oh ! vous n'avez pas d'idée
De la part que j'y prendrai.

(*Lerond sort.*)

SCENE VIII.

DUROCHER, *seul.*

Et d'un que je tiens... Ah ! voici la mère Morin; allons, Durocher, montre-toi digne de ton nom ! voici le moment où jamais.

SCENE IX.

La mère MORIN, DUROCHER.

La mère MORIN, *essoufflée.*

Ouf ! j'n'en pouvons plus, j'ons tant couru, tant couru...

DUROCHER.

Eh bien ! mère Morin ?

La mère MORIN.

Je viens de voir tout notre monde, demain le père Lerond sera assigné.

DUROCHER.

C'est à merveille.

La mère MORIN.

J' navons pas perdu de tems, comme vous voyez.

DUROCHER.

Il n'en faut pas perdre.

La mère MORIN.

Pourvu que çà aille bien ?

DUROCHER.

Çà ne peut pas aller mal...

La mère MORIN.

Vous croyez donc que...

DUROCHER.

Comment, je sui sûr que vous gagnerez.

La mère MORIN.

Vraiment ?

DUROCHER.

Sur mon honneur !.. vous vous trouverez peut-être dans une meilleure passe que vous croyez.

La mère MORIN.

Pas possible !...

DUROCHER.

Du courage, et l'auberge, les vignes et les bleds du père Lerond, vous reviendront bientôt.

La mère MORIN.

Ah ! mon dieu !

DUUOCHER.

Dites-moi, mère Morin, ne pourriez-vous pas m'avancer cent écus ?

La mère MORIN.

Cent écus ?

DUROCHER.

Oui, il y a une infinité de petits frais à faire, et j'en aurai besoin.

La mère MORIN.

Ah ! qu'à cela ne tienne, quatre cents francs si vous voulez... Passez ce soir cheux nous et je vous les remettrons.

DUROCHER.

C'est dit :

La mère MORIN.

Tâchez de mener çà bon train.

DUROCHER.

Soyez tranquille.

La mère MORIN.

Je compte sur vous, au moins.

DUROCHER.

Soyez donc sans inquiétude.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Je réponds de votre affaire,
Elle ne languira pas ;
Pour beaucoup de gens, ma chère,
Je ne vais qu'à petits pas.
Votre gain est assuré ;
Oh ! je me signalerai...
Et pour vous, oui, pour vous, oui pour vous je volerai,
Je volerai,
Je volerai.

(*Il sort.*)

SCENE X.

La mère MORIN, LASOSELIERE.

LA MÈRE MORIN, *à part.*

Le brave homme! je le reconnaissons ben là... que de peines il va se donner pour nous.

LASOSELIÈRE, *approchant.*

Eh! bon jour, mère Morin.

LA MÈRE MORIN.

Quoi, vous v'là M. Lasoselière.

LASOSELIÈRE.

Oui, me voilà.

LA MÈRE MORIN.

Ah! que j'sommes aise de vous voir... Je me disions, mais v'là à peu près l'époque ous' que M. Lasoselière a coutume de passez par cheux nous.

LASOSELIÈRE.

Comment vont la ferme, les enfans? Allons-nous marier Rose?

LA MÈRE MORIN.

J'y avions pensé.

LASOSELIÈRE.

Eh bien! qu'attendez-vous?

LA MÈRE MORIN.

J'avons ben du tintoin; depuis ce matin je sommes sans dessus dessous; faut que le diable soit entré dans la maison, tenez le procureur sort d'ici.

LASOSELIÈRE.

Quoi! vous avez affaire aux procureurs, vous autres?

LA MÈRE MORIN.

Ne parlons pas d' çà... Vous êtes toujours gai, toujours chantant?

LASOSELIÈRE.

Ah! pour cela, je n'engendre pas de la mélancolie... Et puis dans l'étatde comédien et surtout dans mon emploi de comique.

Air : *Ma tante Urlurette.*

Qu'on soit chagrin ou content,
Qu'on soit bien ou mal portant,
Le public vient pour nous dire,
Il faut rire, (*bis.*)
Rire et toujours rire.

LA MÈRE MORIN.

Bah ! si c'est vrai ?

LASOSELIÈRE.

Même air.

Qu'un Public soit indulgent ;
Ou bien qu'il soit exigeant,
Ecoutant tout sans mot dire,
Il faut rire, (*bis.*)
Rire et toujours rire.

LA MÈRE MORIN.

Ah ! ben, par exemple !...

LASOSELIÈRE.

Même air.

Que l'on vous habille mal,
Le matin dans un journal,
Tout en sortant de le lire,
Il faut rire, (*bis.*)
Rire et toujours rire.

LA MÈRE MORIN.

Eh ! ben moi, je ne pourrions pas jouer la comédie, car je n'avons pas le cœur à rire.

LASOSELIÈRE, *à part.*

Abordons la question. (*haut.*) Queu diable, aussi, pourquoi allez-vous vous fourrer dans la chicane ?

LA MÈRE MORIN, *embarrassée.*

Oui, j'allons plaider. .

LASOSELIÈRE.

Vous avez tort.

LA MÈRE MORIN.

Je vous jurons que non.

LASOSELIÈRE.

Vous avez tort, vous dis-je, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un procès ?

LA MÈRE MORIN.

Je m'en doutons ben un peu.

LASOSELIÈRE.

Si vous saviez que d'embarras vous allez avoir.

LA MÈRE MORIN.

De l'embarras.

Air : *de l'Ecu de six francs.*

D' vos bell' paroles je vous jure,
Qu'entre nous je n'avons pas peur,
Tout l'embarras d' la procédure,
Ce s'ra l'affair' d' not' procureur.

DELASOCÉLIERE.

Oui, mais par un destin contraire,
Quand il faudra payer les frais,
Si vous perdez votre procès,
Alors ce sera votre affaire.

La mère MORIN.

Bah ! bah !...

LASOSELIÈRE.

Vous le voulez. (*à part.*) Voici le moment d'exécuter mon projet, à moi ma scène *des Fourberies de Scapin.* (*Haut.*) » Ah, ma chère, à quoi pensez-vous ? Jettez les yeux sur les » détours de la justice, sergens, procureurs, avocats, greffiers, » substituts, rapporteurs, juges et leurs clercs.

La mère MORIN.

En effet, çà fait beaucoup de monde.

LASOSELIÈRE.

» Un sergent baillera des faux exploits, sur quoi vous serez « condamnée sans que vous le sachiez, votre procureur s'en- » tendra avec votre partie, votre avocat de même ne se trou- » vera pas lorsqu'on jugera votre cause, le greffier délivrera « par contumace, des arrêts et sentences contre vous, le clerc » du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même « ne dira pas ce qu'il a vu. »

La mère MORIN.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! si c'est vrai tout çà.

LASOSELIÈRE.

Si c'est vrai ! je ne vous en dis pas la centième partie.

La mère MORIN.

Oui, mais j'ons de l'argent.

LASOSELIÈRE.

« De l'argent !... il vous en faudra pour l'exploit, il vous en » faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procura- » tion, pour la présentation, conseils, productions et jour- » nées du procureur.

La mère MORIN, *à part.*

M. Durocher ne m'avait pas dit tout cela.

LASOSELIÈRE.

De l'argent !... » Il vous en faudra pour les consultations et « plaidoieries des avocats, pour le droit de retirer le sac et pour » les grosses d'écritures. «

La mère MORIN.

Mais je ne pourrons jamais...

LASOSELIÈRE.

De l'argent !... « Il vous en faudra pour le rapport des subs-

» tituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement
» du greffier, façons d'appointemens, sentences et arrêts,
» contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs, sans
» compter tous les présens qu'il vous faudra faire.

LA MÈRE MORIN.

Ma fine, je n'en revenons pas, monsieur Lasoselière.

LASOSELIÈRE.

J'aimerais mieux abandonner un bien de dix mille francs, que de plaider. Je suis sûr que le bien mangé, je redevrais encore à la justice.

LA MÈRE MORIN, *préoccupée.*

Pardon, M. Lasoselière, si je vous quittons, mais... j'ons affaire chez nous.... oh! mon dieu! mon dieu!... mais ça fait frémir tout ça... les épices, les grosses écritures, les rapporteurs. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XI.

LASOSELIERE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!... la pauvre femme, comme elle s'en va consternée... ah! je suis sûr que l'envie de plaider va la quitter. Mais chut!... voici le père Lerond; à son tour.

SCENE XII.

LEROND, LASOSELIERE.

LEROND.

Qu'est-ce que je venons d'apprendre? comment vous v'là ici... queu plaisir pour nous de vous revoir!... Ah! çà, vous n'allez pas loger ailleurs que chez moi?

LASOSELIÈRE.

Parbleu! non, ma valise est ici.

LEROND.

C'est ben, c'est ben, j'allons nous rafraichir.

LASOSELIÈRE.

Volontiers.

LEROND, *appelant.*

Oh! là, du vin, des verres. (*Un garçon apporte ce qu'il faut.*) Je ne comptions pas vous voir avant un mois.

LASOSELIÈRE.

Eh! mon ami, j'ai un procès qui m'appelle à Paris.

LEROND.

Ah ! ça, mais tout le monde a donc des procès ? c'est donc comme un sort...

LASOSELIERE.

Ah ! mon ami, je ne voudrais pas pour tout au monde ne pas plaider.

LEROND.

Vous êtes donc sûr de gagner ?

LASOSELIÈRE.

Non, mais c'est égal.

LEROND.

Contez-moi donc ça un peu, là, en buvant un coup... Ca chassera mon humeur noire. (*ils se mettent à table.*)

LASOLIÈRE.

Est-ce que tu es triste quelquefois ?

LEROND.

Ah ! dam' oui, mais çà ne dure pas long-tems.

Air : *J'ai Grégoire pour nom de guerre.*

Quoique le bonheur m'accompagne,
Je ne somm's pas toujours content,
Mais si j'vois qu' la tristess' me gagne,
Morguenn' sans perdre un seul instant
En ouvrant mon armoire,
J' dis comme feu Grégoire,
A boire,
C'est bien, c'est bien,
Le plus sur moyen
D'en perdre la mémoire.

LASOSELIÈRE.

Bravo ! mon ami, j'pense comme toi.

Meme air.

Du bon vin, la chaleur subite,
Console dans plus d'un état,
Quand une maîtresse nous quitte,
Quand un ami devient ingrat.
D'une action si noire !...
Pleurer est dérisoire,
Mais boire !...
C'est bien, c'est bien,
Le plus sûr moyen
D'en perdre la memoire.

LEROND.

Je voudrions ben que le vin me fit oublier un chien de procès....

LASOSELIÈRE.

Ah ! ah ! ton procès avec la mère Morin.

LEROND.

Tiens! vous savez?...

LASOSELIERE.

Oui, je sais tout, et tu as ma foi raison.

LEROND.

Vous pensez....

LASOSELIÈRE.

Oui, tant mieux pour toi.

LEROND.

Comment, tant mieux?

LASOSELIÈRE.

Parbleu! tu vas plaider...

LEROND.

C'est bien ce qui me fâche.

LASOSELIÈRE.

A ta place, j'en serais enchanté.

LEROND.

Vous aimez donc les procès?

LASOSELIÈRE.

Si je les aime! je le crois bien, j'en ai eu plus de trente dans ma vie... Quel plaisir de se venger de quelqu'un qui vous cherche noise.

LEROND.

Vous me conseillez donc de plaider?

LASORELIÈRE.

Certainement, mon ami, si ta cause est bonne.

LEROND.

Oh! pour ça, j'en réponds.

LASOSELIERE.

Eh! bien, mon ami, c'est charmant! c'est délicieux. (*à part.*) Voici le moment; allons, ma scène *des Plaideurs*...

» Ecoute un fait. Depuis quinze ou vingt ans, en ça,
» Au travers d'un mien pré, certain ânon passa.

LEROND.

Voyez un peu!...

LASOSELIÈRE.

» S'y veautra, non sans faire un notable dommage.

LEROND.

Je le crois bien.

LASOSELIÈRE.

» Dont je formai ma plainte au juge du village.

LEROND.

J'en auais bien fait autant.

LASOSELIÈRE.

» Je fais saisir l'ânon, un expert est nommé,
» A deux bottes de foin le dégat estimé.

LEROND.

Ce n'est pas grand chose.

LASOSELIÈRE.

» Enfin au bout d'un an, sentence par laquelle
» Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle!

LEROND.

Et vous avez bien fait.

LASOSELIÈRE.

» Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt.
» Remarque bien ceci, mon ami, s'il te plait.

LEROND.

J'écoutons.

LASOSELIÈRE.

» Notre ami Drôlichon qui n'est pas unebête,
» Obtient pour quelqu'argent, un arrêt sur requête,
» Et je gagne ma cause.

LEROND.

Bravo!

LASOSELIÈRE.

A cela que fait-on?
» Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.

LEROND.

Bah!

LASOSELIÈRE.

» Autre incident : tandis qu'au procès on travaille,
» Ma partie, en mon pré, laisse aller sa volaille,
» Ordonne qu'il sera fait rapport à la cour,
» Du foin que peut manger une poule en un jour.

LEROND.

Diable de poule, va.

LASOSELIÈRE.

» Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
» Demeurant en état, on appointe la cause
» Le cinquième ou sixième avril cinquante-six,
» J'écris sur nouveaux frais,

LEROND.

Parbleu!

LASOSELIÈRE.

Je produits, je fournis,
» De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
» Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,

» Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux,
» J'obtiens lettres royaux et je m'inscris en faux.
» Quatorze appointemens, trente exploits, six instances;
» Six vingt productions, vingt arrêts de défenses,
» Arrêt enfin !...

LEROND.

Ah ! nous allons voir!

LASOSELIÈRE.

Je perds ma cause avec dépens.

LEROND.

Pas possible ?

LASOSELIÈRE.

» Estimés environ cinq à six mille francs.
» Est-ce là faire droit ?

LEROND.

Ma foi non.

LASOSELIÈRE.

Est-ce là comme on juge ?

LEROND, *il se lève de table.*

Comment, deux bottes de foin vous ont coûté six mille francs ?

LASOSELIÈRE.

Tout autant, mon ami.

LEROND.

Combien va-t-il m'en coûter, moi qui plaide pour un jardin?

LASOSELIÈRE.

Quand il t'en coûterait un peu, et le plaisir de te faire rendre justice, pourquoi le prends-tu ?

LEROND, *se grattant l'oreille.*

Diable !

LASOSELIÈRE.

Ah ! quel bonheur de faire enrager sa partie adverse, de punir un chicaneur... de lui faire manger jusqu'au dernier sou, quand même on devrait en rester à la chemise.

LEROND.

C'est qu'il me parait qu'il en coûte pour avoir ce bonheur-là?

LASOSELIÈRE.

Eh mon dieu ! on n'a rien sans peine.

LEROND, *réfléchissant.*

Pardon, M. Lasoselière, j'ons un coup d'œil à donner là-dedans.

LASOSELIÈRE.

Va, mon ami, va, mais ne cède pas, entends-tu ?... et tu gagneras.

LEROND, *rentrant chez lui.*

Au revoir, M. Lasoselière. Dans queu diable d'ornière je me sommes fourré... queu charivari... queu manigance qu'tout çà. Sa poule, ses deux bottes de foin et son ami Drolichon...

(*il rentre.*)

SCÈNE XIII.

LASOSELIÈRE, *seul, riant.*

Ah! ah! ah! ah! Le pauvre homme! comme il est penaud! Allons, nous verrons bientôt l'effet que cela va produire sur eux. Dans le fond, ce sont de bonnes gens... un peu entêtés. Chut! voici nos enfans; de la prudence.

SCENE XIV.

LASOSELIÈRE, JULIEN, ROSE.

JULIEN.

M. Lasoselière, je vous guettons là depuis long-tems; eh ben, quoi t'est-ce qui y a de nouveau?

LASOSELIÈRE

Rien.

ROSE.

Comment, rien?

JULIEN.

Ça n'est pas grand chose.

ROSE.

Qu'est-ce que vous a dit ma mère?

LASOSELIÈRE.

Qu'elle voulait plaider.

JULIEN.

Qu'est-ce que vous a dit mon père?

LASOSELIÈRE.

La même chose.

ROSE.

Mon dieu, queu malheur!

JULIEN.

Jarni, queu guignon!

ROSE.

Je vous avions ben dit qu'ma mère était entêtée.

JULIEN.

Je vous avions ben dit qu'mon père n'voudrait rien entendre.

LASOSELIÈRE.

Allons, allons, je n'ai pas encore perdu toute espérance; allez tous les deux vous rhabiller.

ROSE.

Comment?

LASOSELIÈRE.

Oui, va remettre ton bouquet, ton chapeau de mariée. Toi, tes rubans, ton habit de noce.

JULIEN.

Pourquoi faire?

LASOSELIÈRE.

Fais ce que je te dis.

JULIEN.

Allons, ma petite Rose.

LASOSELIÈRE.

Allez rassembler toute la noce, les parens, les amis, le tabellion, les musiciens.

ROSE.

Mais, mon parrain, je ne vous comprenons pas.

LASOSELIÈRE.

Obéissez, obéissez. (*à part.*) Et moi, et moi je vais faire de nouveau dresser le contrat.

Air : *Vaud. de comment faire.*

Ne perdez pas un seul moment,
Revenez bien vite, et pour cause,
Nous approchons du dénouement,
J'espère gagner votre cause.

ROSE.

Ce procès fait tout not' chagrin,
Mais not' mal n'est pas sans remède,
Le succès me parait certain,
Puisque pour nous l'amitié plaide.

LASOSELIÈRE.

Ne perdez pas, etc.

JULIEN.

Ne perdons pas un seul moment,
Revenons bien vite, ma p'tit' Rose,
Nous approchons du dénouement,
Nous allons gagner notre cause.

ROSE.

Ne perdons pas un seul moment,
Qu'à not' retour rien ne s'oppose,
Nous approchons du dénouement,
Tâchons de gagner notre cause.

Ensemble.

(*Lasoselière sort avec les enfans.*)

SCÈNE XV.

LEROND, La mère MORIN.

LEROND, *sur sa porte ; il tient sous son bras un sac d'arg*

Il faut aller chez le procureur, lui porter ce diable d'argent.

LA MÈRE MORIN, *idem.*

M. Durocher m'attend ; portons-lui ce sac. (*elle aperçoit Lerond.*) Ah ! ah ! voici ce maudit chicaneur de Lerond.

LEROND, *la voyant.*

Ah ! ah ! voilà, ma vieille plaideuse.

LA MÈRE MORIN.

Vous voilà, tracassier.

LEROND.

Oui, méchante femme.

LA MÈRE MORIN.

C'est pourtant vous qu'êtes cause de tout le tracas que j'avons.

LEROND.

C'est plutôt vous ; jamais je n'aurions cru çà.

LA MÈRE MORIN.

Vous allez sans doute chez votre procureur ?

LEROND.

Précisément.

LA MÈRE MORIN.

Moi aussi, je m'en va lui bailler c't'argent.

LEROND.

Moi d'même.

LA MÈRE MORIN, *à part.*

Ce que m'a dit M. Lasoselière me dégoûte furieusement.

LEROND, *à part.*

Ce que vient de me dire notre homme, avec ses six mille francs pour deux bottes de foin, ça ne me donne guère envie de plaider.

LA MÈRE MORIN, *faisant jouer son sac.*

Ah ! mon dieu, qu' ça fait d' mal de jeter comme çà de l'argent par les fenêtres, de l'argent qu'on aurait pu employer à queuqu' chose d'utile.

LEROND.

Dam, à qui la faute ? (*à part.*) Je suis sûr qu'elle voudra plaider.

La mère MORIN.

J'vous d'mandons à qui la faute? (*à part.*) Je suis sûre qu'il n'en démordra pas.

LEROND.

Faut convenir qu'on fait ben des sottises faute de vouloir s'entendre...

La mère MORIN.

C'est ben vrai, on se met dans les frais, dans les dépenses dont on se serait ben passé.

LEROND.

Donner son argent sans savoir ni pour quoi ni comment.

La mère MORIN.

C'est un peu dûr.

LEROND.

C'est que les procureurs ont beau vous promettre de belles choses, j'dis qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

La mère MORIN.

Ah! dam, on n'a rien pour rien.

Air : *Vaud. du printems.*

Il est bon que j' vous avertisse
Qu'à l'argent y n' faut pas tenir,
Car vous saurez que la justice
A bon marché n' peut s'obtenir.

LEROND.

D'avance à tout je me prépare,
Mais dans les procès j' voyons clair,
Faut qu' la justice soit un' chos' rare,
Car on la fait payer bien cher,

Tenez, v'là deux cents francs; j'les avions réservés pour acheter une vache et deux chèvres à mon fils. Eh ben, barnique, c'est M. Durocher qui va les empoigner.

La mère MORIN.

Eh! mon dieu, j'avions mis ces cent écus-là de côté pour le baptême et la layette du premier-né; c'est le procureur qui mangera les dragées. Ah! qu'ça fait d'mal.

LEROND.

Maudit jardin, j'avions ben affaire d'en parler.

La mère MORIN.

On se monte la tête, on se dit de grosses choses, et puis on en est fâché après.

LEROND.

Ah! mon dieu, oui.

La mère MORIN.

Si l'on réfléchissait un peu...

LEROND.

Oui, mais c'est qu'on ne réfléchit pas.

La mère MORIN.

Dire que tout était arrangé.

LEROND.

Encore si çà en valait la peine, je dirais...

La mère MORIN.

Tout le monde veut avoir raison, personne n'veut s'en passer, voilà comme tout va de travers.

LEROND, *à part.*

Voyons ce qu'elle a dans l'âme. (*haut.*) Avec çà, l'affaire est trop avancée pour reculer ; je ne sais pas si le procureur vou drait... *(Dans ce moment Lasoselière parait dans le fond du Théâtre, écoute le raccomodement et a l'air de faire signe aux gens de la nôce de se réunir, de manière à ce que tout le monde se trouve grouppé autour de lui, à la fin de la scène.*

La mère MORIN.

Avec peu de chose... on arrangerait le tout.

LEROND.

Vous croyez?

La mère MORIN.

Oui.

LEROND.

Si j'essayons... heim... qu'en dites-vous?

La mère MORIN.

Dam, si vous voulez...

LEROND.

Moi, je ne demandons pas mieux.

La mère MORIN.

Ni moi non plus. Car, dans tout ça, il n'y avait pas tant seulement de quoi se bouder une minute.

LEROND.

Dites donc, la mère Morin, si je faisions la paix, comm' not' procureur serait attrapé.

La mère MORIN.

Oui ; et comme nos enfans serions joyeux!

LEROND.

C't'argent ne sortirait pas de nos maisons ; ça n'vaut-il pas mieux qu'il soit dans la poche d'nos enfans, qu'dans la griffe de c't'homme de loi.

La mère MORIN.

Ah! pour ça, oui.

LA MÈRE MORIN.

Oui, c'est dit.

LEROND.

Allons, mère Morin, est-ce dit?

Air : *On y va.*

J'allions fair' une folie,
En poursuivant c' procès,
Jurons qu' toute la vie,
Tous deux j' vivrons en paix.
Nous v'la d'accord ensemble,
Pour prouver en f'sant çà,
Qu' la franchis' nous rassemble,
Mon voisin, touchez-là.

LE ROND.

Jurez-moi, ma voisine,
De ne plus me bouder,
De n'ètre plus chagrine,
Et de n' jamais gronder.
Mais à c't' heureuse alliance,
Qu' l'amitié cimenta,
Pour que j'ayons confiance,
Ma voisin', touchez-là.

(*On entend une ritournelle.*)

LA MÈRE MORIN.

Eh ben, eh ben, qu'est-ce que j'entendons là.

SCENE XVI.

Les Mêmes, LASOSELIÈRE, JULIEN, ROSE, Le TABELLION, Parens, Musiciens, Villageois, Villageoises.

CHOEUR des Petits Savoyards.

Plus de soucis, plus de regrèts,
Livrons-nous tous à l'allégresse,
Chantons dans notre ivresse,
L'amour a gagné son proces.

LASOSELIERE.

Mais la noce s'avance,
Et vous voyez céans
Vos enfans,
Venir en diligence
Célébrer ces heureux instans.

Que la chicanne aille au diable,
Faites tirer du vin frais,
Au lieu d'aller au palais,
Allons tous nous mettre à table.

CHŒUR.

Plus de soucis, etc.

LA mère MORIN.

Tiens, vous v'là vous autres, eh ! comment avez vous su que nous étions raccommodés ?

LASOSELIÈRE.

C'est moi qui leur ai dit de venir.

JULIEN.

Oui, c'est lui qui a rapapilloté la noce.

LASOSELIÈRE.

J'ai fait refaire le contrat.

LA mère MORIN.

C'est lui qui nous a raccommodés aussi ; il m'a dit tant de mal des procureurs, que je n'ons pas eu le courage de plaider.

LEROND.

Moi, y m'a dit tant de bien des procès, que j'en avons eu unepeur de tous les diables !

LA mère MORIN, *à Lerond.*

Vous lui avez donc parlé?

LEROND.

Certainement... *(à la mère Morin.)* Et vous, vous l'aviez don vû ?

LA mère MORIN.

Sans doute.

LASOSELIÈRE.

Mes bons amis, ce n'est pas moi qui vous ai raccommodés.

LEROND.

Qui donc?

LASOSELIÈRE.

Je n'ai fait tout bonnement que répéter des rôles de comédie.

ROSE.

Ah ! mon parrain, je n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous.

LASOSELIÈRE.

Vous ne me devez rien.

Air : *Repas ou le champagne pleut*

Ne parlez pas de mes talens,
De mes rôles, j'ai fait usage,
Je me suis servi du langage
De deux hommes très-éloquens.
Oui, pour terminer cette affaire ;
De deux grands noms j'ai sû m'aider,
Ici, pour vous j'ai fait plaider
Et Racine et Molière.

LE ROND, LA Mère MORIN.

Oui pour nous il a fait plaider, etc.

JULIEN, ROSE.

Oui pour nous il a fait plaider, etc.

LEROND.

Racine et Molière.

La mère MORIN.

Dites donc, père Lerond, je ne pouvons pas nous dispenser d'inviter ces messieurs à la noce.

LEROND.

Certainement.

SCENE XVII ET DERNIERE.

DUROCHER, LASOSELIERE, La mère MORIN, LEROND, JULIEN, ROSE, Le TABERION, Parens, Musiciens, Paysans, Paysannes.

LASOSELIÈRE.

Ah! vous voilà, monsieur le Procureur!...

DUROCHER.

Ah ça, dites donc, mais j'en apprends de belles!... comment vous êtes raccommodés.

LEROND.

Oui, M. le procureur!...c'est donc vous qui vous chargez d'nos deux causes? c'est ben délicat de votre part...

DUROCHER, *à Lerond.*

Ah ça, et mes deux cents francs?

LEROND, *montrant son sac.*

Eh ben, les v'la, c'est pour not' fieu ça servira à lui acheter une vache.

DUROCHER.

Vous voulez rire...(*à la mère Morin.*) Et mes cent écus?..

La mère MORIN, *même jeu.*

Les v'la, c'est pour le baptême et la layette.

DUROCHER.

Et le jardin, vous ne plaidez donc plus?

LEROND, La mère MORIN.

J'en serions ben fâchés....

DUROCHER.

Eh bien, qui est-ce qui le donne, le jardin?

LEROND.

C'est moi...

La mère MORIN.

Non, c'est moi.

LEROND.

Non, c'est moi...

LASOSELIÈRE.

Eh mais, est-ce que vous allez recommencer?

LEROND.

Pardon, monsieur Lasoselière.

LASOSELIÈRE.

C'est moi qui le donne, le jardin.

DUROCHER.

C'est donc vous qui avez arrangé tout çà.

ROSE.

Et oui, c'est lui.

DUROCHER.

Et de quel droit, Monsieur, vous mêlez-vous d'arranger les affaires?

LASOSELIÈRE.

De quel droit?

Air : *du Verre.*

J'ai pour arranger les procès,
Des ressources de mille espèces,
J'ai souvent ailleurs qu'au palais,
Fait valoir de mauvaises pièces.
Dans mon état je suis malin,
On m'y renomme à plus d'un titre,
Soit comme avocat patelin,
Soit comme procureur arbitre.

DUROCHER.

A la bonne heure.

LASOSELIÈRE.

Allons nous mettre à table...

La mère MORIN.

C'est bien vu...j'avons justement là une oie.

DUROCHER.

Vous avez une oie?...ah ! bravo...Puisque je ne suis pas du procès, que je sois au moins du repas, j'aime beaucoup l'oie...

LEROND.

Volontiers.

JULLIEN.

Il aime l'oie, voyez-vous çà ! Ce que c'est qu'un procureur quand il se mêle d'une affaire, il faut toujours qu'il en tire pied ou aile...

VAUDEVILLE.

La mère MORIN.

Air : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Vous v'là mariés, mes chers enfans,
Faut travailler en conséquence,
Etr' sag's, économ's, prudents,
V'la comm' un bon ménag' commence.
Pet t à p'tit l'on s'arrondit,
On dote son fils et sa fille,
On est béni d' sa p'tit' famille,
V'la comm' un bon ménag' finit.

DUROCHER.

Pour tâcher d'augmenter leur bien,
Deux plaideurs vont à l'audience,
Pour plaider, ils n'épargnent rien,
Voilà comme un procès commence.

LE ROND.

Huissiers, Greffiers, tout l' monde écrit,
A les gruger chacun travaille,
Bientôt ils n'ont ni sou, ni maille,
Voilà comme un procès finit.

JULIEN.

Etre embrassé soir et matin,
Etre un objet de préférence,
De sa femm' etr' le Benjamin,
Voilà comme un mari commence.
P'tit à p'tit etre éconduit,
Etr'reçu d'un' manièr' moins tendre,
Et puis enfin... vous d'vez m'entendre,
Voilà comme un mari finit.

LASOSELIERE.

On se met à table et morbleu,
On y fait bonne contenance,
On mange fort, on parle peu,
V'là comme un bon diner commence.

Au dessert le vin vieux jaillit ;
La gaîté chasse l'étiquette.
On entonne la chansonnette,
V'là comme un bon dîner finit.

ROSE, *au Public.*

Dès qu'on a levé le rideau,
On montre un peu de bienveillance,
A queuq' couplets on dit bravo...
V'là comme un bon Public commence.
Si par malheur l'ouvrag' faiblit,
Loin de r'venir sur sa sentence,
On redouble alors d'indulgence,
V'là comme un bon public finit.

FIN.